

Une si belle tour...

“Avez-vous perdu toute notion des leçons apprises ?”

Oui, mais volontairement.

“Ne respectez-vous donc plus vos honorables prédécesseurs ?”

Comment osez-vous dire cela ?

Malgré mes pensées virevoltantes, je me tus et continuai à le regarder fixement. Il ne pouvait me refuser, si ? Mon silence et mon air surpris semblaient l’agacer, car quand il reprit quelques secondes plus tard, son ton n’était plus doux et compréhensif, mais simplement impatient et agacé :

“Pour le dire plus clairement : avez-vous perdu la tête ?”

Notre entrevue s’arrêta étonnamment vite. Je n’aurais jamais pensé qu’un homme pouvait réagir aussi désagréablement face à mes œuvres. Oui, mon nouveau style de sculpture était inédit et n’était en rien semblable à ce qu’on nous apprenait en école d’art. Toutefois, c’était là tout le charme de ce que je faisais. Ce parfum de renouveau et de jeunesse tant attendu - et, d’après moi, fort nécessaire- était enfin là grâce à moi. Que fallait-il me dire d’autre que “merci” ? Eh bien je venais de le découvrir. Je ne comprenais sincèrement pas pourquoi mon art marchait aussi bien à l’étranger et non en France, dans mon pays d’origine. Ma patrie était-elle encore trop attachée au passé ? Ne voulait-elle pas tourner la page après toutes les horreurs que nous avons tous vécues ? La réponse était donc non. Mon style était une preuve vivante que tout pouvait se réinventer et qu’un art ne serait jamais oublié ni délaissé. Après Phidias, Donatello, Michel-Ange, Le Bernin et Rodin, on m’avait confié cette responsabilité de perpétuer et de moderniser ce magnifique artisanat. Je ne pouvais m’égalier à ces maîtres, ainsi je m’étais créé mon propre terrain de jeu. D’un autre côté, je pouvais comprendre que mes œuvres ne correspondent pas à tous : ma gloire à La Défense avait été interrompue il y a dix ans et Renault m’avait littéralement enterré il y a huit ans. Néanmoins, je ne saisisais pas comment ma tour ne pouvait pas trouver d’acheteur. Elle serait si belle et colorée avec ses blancs, bleus, rouges et noirs, et elle entrerait parfaitement dans mon cycle que j’avais nommé “l’Hourloupe”. Je voulais y intégrer une idée révolutionnaire : les spectateurs ne seraient plus uniquement devant mon œuvre, mais aussi à *l’intérieur* de celle-ci. Je souhaitais créer une tour dans laquelle les visiteurs pourraient entrer et déambuler à leur gré et selon leurs désirs. Ainsi, ils seraient plongés dans le monde de l’Hourloupe, se rendraient compte de la très fine couche qui sépare le réel de l’imaginaire et remettraient une nouvelle fois en question la véracité de notre univers. Cette perspective n’était-elle pas fascinante et novatrice ? Ne vous donnait-elle pas envie de la rendre réalité ?

En me rendant à ce rendez-vous, j’imaginais honnêtement que mon projet allait enfin se concrétiser. Malheureusement, j’avais eu tort. Le regard que m’avait jeté l’homme tandis que je lui développais mon idée voulait tout dire : il avait déjà arrêté de m’écouter et m’invitait silencieusement à sortir. C’était donc ce que j’avais fait quelques minutes après, anéanti et dépité. Mon espoir de voir cette tour sortir majestueusement du sol se fanait progressivement. Je devais me rendre à l’évidence : la France n’était pas encore prête à accepter ma virtuosité. Ces pensées hantaient mon esprit alors que je marchais dans Paris. La tour Eiffel, l’Arc de Triomphe et le Palais de Chaillot faisaient partie intégrante de la capitale et la caractérisaient. Quand on pensait à la ville, c’étaient ces éléments qui nous assaillaient d’abord l’esprit. Je voulais faire la même chose : construire un bâtiment contemporain et avant-gardiste représentant la commune où je l’aurais construit. J’aspirais à

égaler le niveau de célébrité de la tour Eiffel. J'étais ambitieux, certes, et ce n'était un secret pour personne. N'était-ce pas beau, tout de même, d'avoir un rêve ? Un objectif pour donner un sens à sa vie et pour lequel il fallait se lever et se battre chaque jour ? Personnellement, je pensais que oui. Ainsi, je n'abandonnerais pas mon projet fou. J'ambitionnais à ce qu'on se rappelle de mes œuvres et de mes poèmes, même, si possible, après ma mort...

Alors que je tournais à un nouvel angle pour me rendre à ma demeure, la réalité me frappa en pleine face. Cela faisait déjà quinze ans que la maquette de ma sculpture avait été présentée à l'exposition ! Quinze ans que des centaines de personnes en avaient entendu parler ! Quinze ans que personne ne s'était décidé à me la commander ! Tout Paris avait ouï de mon génie, mais personne ne m'avait encore approché ! J'éprouvai soudainement un immense sentiment de fatigue accompagné d'une grande légèreté, comme si toutes mes attentes et mes desseins insensés venaient de me quitter. Comme j'étais stupide ! Il devait bien y avoir une raison si ma sculpture monumentale n'intéressait pas ! Et moi, comme l'homme narcissique que j'étais, n'avais jamais eu l'intelligence de me remettre en question. Je perçus de l'eau couler sur mon visage. Pleuvait-il ? Non. Attendez, pleurais-je ? Je continuai à avancer tout en essuyant violemment les larmes sur mes joues. Non, je ne pouvais pas perdre espoir ainsi ! Il fallait qu'une de mes œuvres soit exposée en France et commandée par une personnalité connue du pays avant ma mort. J'avais déjà quatre-vingt-un ans et je pourrais bientôt m'éteindre. Il n'y avait pas de temps à perdre ! J'avais la nécessité d'agir : c'était maintenant ou jamais. Je remarquai subitement avec horreur à quel point cette reconnaissance française me manquait. Ici, je n'étais pas encore un grand artiste, je n'étais pas un Baldaccini ou un Arman. Je n'avais pas construit de pouce ou de sculpture monumentale avec des voitures. Ici, je n'étais rien.

Je parvins devant ma maison de longues minutes plus tard. Ma marche s'était progressivement ralentie et je m'étais enfermé dans mes ruminations. Que devais-je modifier pour que la tour plaise ? Les rayures de couleur que je voulais placer sur l'édifice ? Les lignes noires sur fond blanc à l'intérieur de mon oeuvre ? Toutes les différentes formes libres et déchaînées sur la façade, représentant à la fois un rien et un tout ? Avais-je besoin de me conformer un peu plus à mes prédécesseurs et retrouver les différentes notions des leçons que j'avais apprises ? Cette perspective ne m'enchantait guère. Toutefois, si tel était le prix à payer pour qu'on se souvienne de moi ici, soit. J'étais prêt à tout. Je m'arrêtai quelques instants devant la boîte aux lettres de ma maison. Une enveloppe blanche en dépassait. Elle semblait m'inviter à l'ouvrir, elle criait presque mon nom... Était-ce un énième refus de l'une de mes propositions commerciales ? J'étais déjà assez mélancolique et abattu ainsi. Un nouveau rejet ne pouvait me rendre encore plus morose. Le cœur tremblant, je sortis la lettre de l'enveloppe. Elle m'avait été envoyée par le ministre de la Culture, Jack Lang. Ma curiosité fut immédiatement piquée. Je ne lui avais pas envoyé d'offre de collaboration, si ? Pourquoi m'écrivait-il ? Je m'empressai de prendre connaissance du contenu du courrier. Et ce que j'y lus me changea à tout jamais : pour égayer la capitale, il me proposait d'y faire ériger le bâtiment de mon choix.

Alors, en ce beau matin de printemps 1983, je levai les yeux au ciel, un sourire intemporel imprimé sur mes lèvres. Je voyais déjà ma tour, resplendissante et éclatante dans ses vibrantes teintes foncées. Elle se dressait, haute dans le ciel, comme si elle tâchait de toucher les nuages. J'apercevais sa façade polychrome où toutes les figures se rencontraient. Je visualisais ces visiteurs entrant dans ma sculpture, s'émerveillant de mon

ingéniosité... Mon rêve était devenu réalité. En France aussi, tout le monde se rappellerait de mon nom et de mon œuvre, ma plus grande fierté. Et, tandis que je prenais une grande bouffée d'air frais, je sentis le vent me glisser un nom dans l'oreille. Je compris immédiatement que c'était ainsi que ma sculpture se nommerait. La Tour aux figures, réalisée et pensée par Jean Dubuffet. N'était-ce pas beau tout de même ?